

Introduction

INTERPRÉTATIONS ET «USAGES» POLITIQUES
DE MACHIAVEL

Paolo Carta et Xavier Tabet

Le livre que nous proposons aux lecteurs, dans une édition franco-italienne, est le résultat d'une collaboration et d'un dialogue entre des chercheurs italiens et français sur les lectures qui ont été faites de l'œuvre de Machiavel aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles. Fruit de deux rencontres qui ont eu lieu en juin 2003 à l'ENS-LSH de Lyon et juin 2004 à l'Université Paris 8, organisées en collaboration avec le département de sciences juridiques de l'Université de Trente, ce volume entend contribuer à prolonger le travail de Giuliano Procacci, *Machiavelli nella cultura europea dell'età moderna*¹.

Partant de la prémisse selon laquelle l'histoire de la fortune de Machiavel se déroule de façon parallèle à celle du processus de formation et de développement de la modernité politique, «dont elle représente une des composantes, qui est loin d'être secondaire», Procacci a voulu donner la mesure de l'apport de la pensée machiavélienne dans le «patrimoine» de la culture moderne, la mesure de son influence, mais plus encore de son «incidence», du XVI^{ème} siècle jusqu'à la première moitié du XIX^{ème} siècle. Son étude s'achève par les lectures de Mundt, Quinet et Ferrari, celles de l'époque du «printemps des peuples», ainsi que par la célébration en Italie du quatrième centenaire machiavélien (1869), au moment du *Risorgimento*, lorsque Francesco De Sanctis présentait le Secrétaire florentin comme le prophète passionné et le précurseur de l'unité italienne.

Notre ouvrage réunit une partie des communications de nos colloques consacrées à certaines des principales lectures, interprétations et «usages» politiques de la pensée de Machiavel qui ont été faits aux XIX^{ème} et XX^{ème} siècles, sans viser naturellement une impossible exhaustivité mais en tentant de repérer les interprétations majeures ainsi

¹ G. PROCACCI, *Machiavelli nella cultura europea dell'età moderna* (Rome-Bari, 1995, édition revue et augmentée des *Studi sulla fortuna del Machiavelli*, Rome, 1965).

que les postures politiques et éthiques fondamentales (explicites, mais aussi parfois implicites) qui ont été assumées à son égard. Après 1789, en effet, les lectures machiavéliennes ont perdu ce point de référence relativement unitaire qu'avaient été les Etats d'Ancien Régime. A partir de Machiavel, contre lui ou avec lui, on s'était posé, entre autres, les questions des limites du pouvoir des princes, du partage entre la morale, la politique et le droit, de la conformité des agissements des gouvernants aux préceptes de la religion. Comme le montre dans son texte Bernard Gainot, depuis la Révolution française et les changements qu'elle entraîne par rapport aux interprétations «républicaines» de l'époque des Lumières, les lectures de Machiavel sont devenues moins des justifications, élaborées à partir de la critique ou de l'adhésion à ses idées, que des enjeux et des projets; et ces derniers ne furent plus liés à l'Etat d'Ancien Régime mais à la Nation, dont il fallait retrouver les origines proches ou lointaines et définir la destinée. La question posée fut alors essentiellement celle-ci: qu'est-ce que la Nation, comment la construire, comment souder l'Etat à la Nation? Et les réponses ne pouvaient qu'être déterminées par des arrières pensées spécifiquement politiques, au sens nouveau que ce terme a acquis à la suite de la Révolution.

En Allemagne, comme le montre Jean-Michel Buée, à partir de Hegel puis de Fichte va se dégager une ligne de lecture qui se prolongera à l'époque de Bismarck, jusqu'à Treitschke et Nietzsche, et qui interprètera Machiavel sous l'angle de la volonté de puissance, indispensable à la construction de l'Etat et à l'affirmation de la Nation; les textes d'Ernesto De Cristofaro et de Maurizio Cau sont tous deux consacrés aux lectures allemandes de Machiavel entre la fin du XIXème siècle et l'entre-deux-guerres. En Italie également, au XIXème siècle, la question portera sur les façons de fonder un Etat-nation moderne. Le texte de Xavier Tabet sur les interprétations «risorgimentales» de Machiavel présente les lectures jacobines, patriotiques, et républicaines, de Cuoco à Foscolo, jusqu'à Mazzini, Cattaneo, Ferrari, et l'Unité du pays. A cette époque, la pensée du Secrétaire florentin est fondamentale aussi dans l'élaboration des doctrines juridiques de l'Etat italien, au croisement entre politique, droit, et historiographie, comme le montre Diego Quaglioni dans son texte sur la culture juridique italienne des XIXème et XXème siècles. On retrouve ainsi dans les écrits de Pasquale Stanislao Mancini sur Machiavel les problèmes essentiels auxquels l'historiographie et la

pensée politique du début du XXème siècle devra par la suite se mesurer. Et l'on peut bien dire qu'au XIXème siècle Machiavel a été lu et utilisé surtout en Allemagne et en Italie, pays qui étaient en retard d'une révolution; mais il fut aussi, en France au XIXème siècle, l'objet d'un débat nourri, en particulier au sein de la culture républicaine, celle exprimée par Quinet et Ferrari, qu'évoque ici Georges Navet.

Nous avons donc voulu exposer la façon dont, depuis le début du XIXème siècle, il existe des lectures «nationales», au profil bien dessiné ou au contraire contrasté, des lectures liées aux partis ou aux organisations politiques, ou bien émanant de groupes ou d'écoles, élaborées dans un même pays ou dans différents pays. En mêlant perspective nationale et perspective historique dans cette généalogie des usages politiques de Machiavel, nous avons insisté sur l'identification des «moments» dans lesquels sa pensée a eu une actualité tout particulière. Cette actualité est en général vive dans les périodes de forte tension politique; ce fut le cas en Italie durant les années de «l'exportation» de la Révolution française, celles du *Triennio rivoluzionario*, ainsi qu'en 1848 – comme en témoigne l'ouvrage de Giuseppe Ferrari, *Machiavel juge des révolutions de notre temps* (1849) –, puis dans l'entre-deux-guerres. Si la seconde guerre mondiale constitue bien un moment de rupture essentiel dans les lectures de Machiavel, il est également indéniable qu'il existe, du début du siècle jusqu'à l'époque contemporaine, des traditions interprétatives nationales et politiques. Les lectures allemandes, de Meinecke à Schmitt et Ritter, se distinguent des interprétations républicaines anglo-américaine, de Gilbert à Pocock et Skinner (exposées par Marie Gaille-Nikodimov) ou des lectures libérales et humanistes françaises, de Renaudet à Aron et Maritain (évoquées par Gerald Sfez), ou encore des lectures inscrites dans la tradition soviétique (présentées par Paolo Carta).

Il est certain également que l'époque de l'entre-deux-guerres a représenté un véritable «moment machiavélien» où la pensée du Secrétaire florentin, en tant que théoricien des mutations et de l'instabilité politique, – ainsi que des «moyens» nécessaires pour parvenir à l'instauration d'un «ordre» – a été d'une grande actualité. En Italie, après le tournant de 1925 et l'instauration de l'Etat fasciste, la relecture de type totalitaire de la pensée du Florentin, exposée par Xavier Tabet et par Gennaro Maria Barbuto, se développe au fur et à mesure que se construit la doctrine de l'Etat «nouveau», cet Etat

«éthique» dont l'auteur du *Prince* aurait été l'un des premiers «prophètes». Au cours des années trente, lorsque le régime italien accentuera son caractère militaire et impérialiste, en se rapprochant de l'Allemagne nazie, Machiavel ne sera plus seulement considéré comme un précurseur de l'Etat fasciste; relu alors dans une optique treitschkienne, il deviendra avant tout un penseur de la «force» et de la «mission de puissance» de l'Etat.

La réécriture totalitaire de Machiavel a bien entendu été critiquée en Italie, dès les années vingt, par les intellectuels antifascistes libéraux et socialistes; d'autre part, au cours de ces années-là, la pensée de Machiavel est également fondamentale dans l'élaboration de la théorie gramscienne du «Parti-Etat». Ces deux traditions de l'antifascisme italien sont l'objet du texte d'Antonio Bechelloni. Comme l'a remarqué Eugenio Garin, entre autres, dans l'entre-deux-guerres, en Italie, étudier Machiavel ce n'était pas analyser un moment quelconque de la culture italienne; cela signifiait prendre position sur toutes les questions fondamentales de la politique et de l'histoire de l'Italie. Que ces lectures soient aujourd'hui encore acceptées comme «scientifiques», ou qu'il s'agisse de textes relevant d'une littérature «mineure», leur enjeu était avant tout politique. Machiavel, dont l'ombre était souvent présente jusque dans des textes qui ne parlaient pas explicitement de lui, était alors l'objet d'un «engagement» qui obligeait nécessairement à choisir son camp; il était moins l'objet d'une «énigme» qu'une ligne de partage, une sorte de frontière. Par la suite, à la fin de la seconde guerre mondiale, nombreux ont été ceux qui ont dénoncé le lien étroit entre la conception machiavélienne de l'Etat et la politique de puissance des «tyrannies modernes». Aujourd'hui, la «querelle du machiavélisme», comme l'appelait Raymond Aron en 1943, n'est toujours pas close. Certains ont surtout pointé, dans l'après-guerre, les dangers que sa pensée présente pour les acquis de la philosophie politique classique (Leo Strauss), tandis que d'autres ont estimé que la voix de Machiavel nous parle toujours, depuis son inclassable «solitude» dans la pensée occidentale, avec cette «étrange familiarité» que Louis Althusser continuait à percevoir en elle dans les années soixante-dix.

Ainsi, chaque génération a pu lire Machiavel à la lumière des événements dont elle a été le témoin: la naissance de l'Etat moderne, les guerres de religion, la révolution anglaise, la révolution américaine, la naissance du constitutionnalisme, la révolution française et la première formulation des droits de l'homme, les mouvements de

libération nationale, les nationalismes et les totalitarismes. Qu'en est-il de Machiavel aujourd'hui? La question de «l'actualité» de sa pensée est en réalité une question double: si cette pensée a pu produire un «effet» sur le XXème siècle, quel est, inversement, l'effet que produit nécessairement l'histoire du XXème siècle sur notre lecture de Machiavel? Une pensée aussi liée à la guerre comme vérité des rapports entre Etats a-t-elle aujourd'hui encore une efficacité? Telles sont les questions et les perspectives que nous avons envisagées lors de nos rencontres, et qui traversent l'ensemble des textes de notre ouvrage; des questions et des perspectives qui sont inséparables de ce que Claude Lefort a appelé *Le travail de l'œuvre: Machiavel* (1972).

Le livre que nous présentons ne se veut ni systématique ni exhaustif. Il ne cherche pas non plus à apporter des documents inédits ou rares ayant nourri la querelle du machiavélisme, à découvrir quelque auteur inconnu ou oublié qui se serait intéressé à Machiavel. Cet ouvrage est plutôt conçu, dans l'esprit des journées d'étude dont il est le fruit, comme un lieu où viennent se croiser une pluralité d'optiques et de perspectives, en partie différentes selon le pays d'origine et l'appartenance disciplinaire de chaque intervenant. Néanmoins, en dépit de la nécessaire diversité des approches, le lecteur retrouvera dans les différents textes de ce volume un même souci d'exposer non seulement les lectures évoquées mais aussi leurs origines historiques et politiques; ce livre est donc conçu d'abord comme un instrument de travail. Il convient toutefois de reconnaître qu'il y a dans notre volume certaines absences. Pour n'en citer qu'une, parmi les plus évidentes, le lecteur ne trouvera pas ici de panorama sur les principales lectures scientifiques et universitaires qui ont tant contribué, depuis 1945, à la connaissance historique et philologique de Machiavel. Il s'agit d'un domaine d'étude très vaste, qui demanderait une recherche allant bien au-delà des limites des deux journées d'étude dont nous présentons ici les actes.

A cet égard, il faut préciser que notre ouvrage n'est pas conçu comme ce que l'on appelle traditionnellement l'histoire de la «fortune» d'un auteur². Le lecteur n'y trouvera pas une histoire de la «critique» de

² Pour une bibliographie de la critique machiavélienne, nous renvoyons, entre autres, à C. F. GOFFIS, *Niccolò Machiavelli*, in *I classici italiani nella storia della critica*, sous la direction de W. BINNI, I, Florence, 1954; F. FIDO, *Machiavelli*, Palerme, 1965; S. BERTELLI, P. INNOCENZI, *Bibliografia machiavelliana*, Vérone, 1979; E. CUTINELLI-RENDINA, *Introduzione a Machiavelli*, Rome-Bari, 2003.

Machiavel, mais plutôt, comme nous l'avons déjà dit, une histoire des usages politiques qui ont été faits de sa pensée.

Au sein de la critique machiavélique, on peut dire que l'optique républicaine est aujourd'hui dominante. Ces études n'ont donc pas perdu toute dimension politique, et Machiavel reste un auteur avec qui il n'est pas facile de garder la sérénité que requièrent les recherches scientifiques. Toutefois, pour notre part, nous avons voulu esquisser surtout l'histoire des multiples lectures, parfois peu scientifiques mais très «efficaces» historiquement, qui ont été faites de la pensée du Florentin. Concrètement, cette histoire ne consiste pas à retrouver l'archive des choses dites, mais à ouvrir l'arène des combats menés; et c'est dans la dimension fondamentalement politique de ces combats qu'il nous semble nécessaire de retracer cette généalogie. Machiavel est donc d'abord considéré ici comme un plan de consistance, un prisme, une mesure permettant de lire et de situer le débat politique des diverses époques; si chaque époque s'est mesurée avec Machiavel, celui-ci constitue bien une «mesure» permettant de lire les débats politiques des différentes époques. Ainsi, il va de soi que retracer l'histoire des différentes interprétations de Machiavel aux XIX^e et XX^e siècles est nécessairement une façon de réaliser une cartographie de la pensée politique européenne; en effet, il n'est pratiquement pas un des grands auteurs de la pensée politique européenne qui, à un moment ou à un autre, ne se soit pas confronté à Machiavel. Ce que nous avons voulu savoir c'est la «façon» dont l'auteur du *Prince* et des *Discours* a été lu, ce qu'on a lu de lui mais aussi ce qu'on a négligé de lire, de quelles controverses il a été l'objet, et quelles sont les manipulations, les falsifications, les détournements que l'on a fait subir à sa pensée; voici ce que nous appelons l'histoire des «usages».

La pensée de Machiavel est une pensée «interminable», parce qu'elle permet de penser l'histoire du temps présent, mais aussi parce que, réciproquement, cette histoire semble continuellement inviter à sa réactualisation³. Elle est interminable parce qu'elle s'ouvre sur le domaine sans limites des actions humaines, et parce que cette ouverture, à mi-chemin entre le plan du contexte historique et celui de la vérité universelle, ne cesse d'être réactualisée toutes les fois qu'une

³ Voir à ce sujet, Alessandro Fontana et Xavier Tabet, «Machiavel après Machiavel. Note pour un travail à faire», in *Langues et écritures de la république et de la guerre. Etudes sur Machiavel*, sous la direction de A. Fontana, J.-L. Fournel, X. Tabet, J.-C. Zancarini, Genova, 2004.

circonstance, ou un ensemble de circonstances, en fournissent «l'occasion» ou, plus souvent encore, la «nécessité». L'œuvre de Machiavel est bien une «œuvre ouverte», en ce sens qu'il est dans sa nature de fonder un commentaire infini; elle n'a jamais cessé d'être questionnée, remise en question, et il nous semble que ce questionnement infini est en même temps consubstantiel à la pensée du Florentin. Celle-ci doit certes être comprise d'abord par référence à l'époque dans laquelle elle se situait, mais le chemin vers Machiavel passe aussi par la littérature sur Machiavel. Du reste, un «grand auteur» se définit toujours par les usages interminables que l'on peut faire de son œuvre. Ces multiples usages mettent nécessairement en lumière les contradictions, les discontinuités et les ruptures – si ce n'est les incohérences – que l'on retrouve souvent dans les «classiques», chez qui il ne faudrait pas se limiter à ne rechercher que les cohérences et la linéarité; et ce sont aussi ces réactualisations et réutilisations qui illustrent la vitalité d'une œuvre et font toute sa richesse, c'est-à-dire, en dernière instance, sa résistance à toute interprétation monolithique et totalisante.

Les responsables du volume remercient le département de sciences juridiques de l'Université de Trento et la commission de lecture composée des professeurs Fulvio Zuelli et Luca Nogler ainsi que de monsieur Christian Zendri, pour avoir soutenu la publication du volume dans cette collection; ils remercient également les professeurs Jean-Claude Zancarini et Jean-Louis Fournel qui ont cru en ce travail, et l'ont inséré dans le projet de recherche de l'UMR 5206 de l'ENS-LSH de Lyon «Triangle: action, discours, pensée politique et économique»; Alessandro Fontana pour sa lecture et ses conseils indispensables; Valentina Lucatti, du département d'études juridiques, qui a réalisé le travail de mise en forme du volume; Carla Boninsegna qui, avec elle, nous a apporté une aide précieuse durant la phase de préparation, et monsieur Vincenzo Contri, des éditions Cedam, pour son infinie patience et la courtoisie avec laquelle il a exaucé toutes nos demandes.

